La maison

Autor(en): **Rossel, Virgile**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **11 (1904)**

PDF erstellt am: **24.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-685331

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

LA MAISON

C'est là que je suis né, dans la vieille maison
Où, sur les bardeaux noirs que secouait la bise,
Mars étendait sa molle et sa pâle toison
Floconnant dans la brume grise.

Un maigre jardinet aussi grand que la main
Grelottait sous la neige entre ses bords de planches,
Et de rares passants, là-bas, sur le chemin,
Glissaient comme des ombres blanches.

Le rude et long hiver du Jura ! Le verger
Lui-même, se riant au temps des prunes mûres,
N'est plus qu'un morne enclos d'où l'on voit émerger
Des arbres aux grêles ramures.

C'est là que j'ai vécu, dans le village ami
Qui n'était guère alors qu'un pauvre bourg champêtre
Et qu'aujourd'hui j'ai peine à retrouver parmi
Cette ville qui vient d'y naître.

Mais, devant le regard du cœur, tout m'apparaît;
Aussi clair qu'au lever des aurores lointaines,
Aussi frais que le vent chantant dans la forêt,
Que l'eau jaseuse des fontaines.

Et voici la maison, telle que je l'aimais,
Son large toit tombant des deux côtés du faîte
Et sa façade nue où le soleil jamais,
Ne brilla sans la remettre en fête.

Voici le bon grand-père au visage vermeil,
Sous ses quatre-vingts ans, jeune encore, et qui fume
Sa pipe, et qui s'endort, et qui, dans son sommeil,
Tout à coup, sursaute et « rallume ».

Voici le père, un vrai paysan de chez nous,
Dur au travail, ferme au devoir, et qui frissonne,
Tout en faisant sauter l'enfant sur ses genoux,
Car là, tout près, la mort moissonne.

Voici la mère, hélas ! dont les grands yeux éteints
Laissent errer sur nous leur tendresse inquiète ;
O maman, ô sourire, amour de mon matin,
Je baise ta lèvre muette !

Elle avait l'âme douce et pure d'une fleur,
Le parfum de sa vie enveloppait les nôtres ;
Elle a toujours gardé pour elle sa douleur
Et prodigué sa joie aux autres.

Voici tout mon printemps qui s'éveille à la fois,
Et tout cela m'émeut, m'assombrit ou me charme ;
O ma mère ! je sens ta main, j'entends ta voix :
Les souvenirs sont-ils des larmes ?...

Voici mes compagnons d'enfance, les voici,
Bruyants, naïfs et sains comme j'étais moi-même,
Folle avoine et froment, — froment au grain durci
Que là-haut le paysan sème.

Voici la chère école ou j'aimais tant aller ;
Mon maître vénéré stimule mon beau zèle :
Il est là, c'est bien lui, je l'écoute parler,
Toutes ses leçons ont des ailes.

Les vacances d'avril, celles d'automne ! Aux champs !
Et je suis un petit berger à l'air bravache,
Et je claque du fouet avec rage, en marchant
Derrière mon troupeau de vaches.

Puis, ce sont les grands feux enfumant le vallon,
La joyeuse rentrée à la nuit approchante,
Et tout le bataillon, et tout le carillon
Des lourdes sonnailles qui chantent.

Puis, c'est l'hiver paisible et lent, vieille maison,
Et, sur tes bardeaux noirs que secouera la bise,
Il étendra sa molle et sa blanche toison
Floconnant dans la brume grise.

Mais l'antique demeure est vide maintenant,
Mais son foyer si chaud n'a plus qu'un peu de cendre ;
L'enfant d'hier s'en va dans le jour déclinant,
Et le soir commence à descendre !

VIRGILE ROSSEL.